

Tendances actuelles de l'enseignement géographique en France

Fernand Grenier

Volume 2, numéro 4, 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020109ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020109ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grenier, F. (1958). Tendances actuelles de l'enseignement géographique en France. *Cahiers de géographie du Québec*, 2(4), 277–280.
<https://doi.org/10.7202/020109ar>

Tendances actuelles de l'enseignement géographique en France *

Les *Cahiers de pédagogie pour l'enseignement du second degré* avaient déjà consacré un numéro à l'*Étude du milieu* (10^e année, n° 6, 15 mars 1955). Voici une série d'articles fort intéressants qui posent dans leur ensemble les principaux problèmes de l'enseignement actuel de la géographie au niveau secondaire. Bien entendu, les auteurs se réfèrent essentiellement à la situation particulière de l'enseignement du second degré en France. Les conditions historiques font que notre enseignement secondaire se rapproche encore assez de l'enseignement français. Les professeurs canadiens de géographie et les pédagogues de nos collèges trouveront donc à s'intéresser en lisant cette excellente publication. Celle-ci se divise en trois parties que nous examinerons successivement : 1° la géographie actuelle : problèmes posés par son évolution ; 2° la géographie dans l'enseignement du second degré ; 3° le métier de professeur de géographie.

La géographie actuelle

La première partie, entièrement rédigée par des géographes de l'Université (MM. Clozier, Chabot, Faucher, Meynier, Pinchemel, Tricart, Juillard et Phlipponneau), examine les problèmes posés par l'évolution de la géographie actuelle.

Un article de Monsieur Clozier résume d'abord le développement de la géographie scientifique au cours du dernier siècle. Il se termine par l'évocation des tendances actuelles de la recherche : consolidation des recherches antérieures, spécialisation de plus en plus étroite qui amène souvent la révision des anciennes valeurs, apparition de la géographie appliquée. La conclusion insiste sur la nécessité pour le professeur du secondaire de se tenir au courant de l'avancement des sciences géographiques : « Quand le professeur rompt en visière à la documentation, à la recherche, *qu'il laisse la pédagogie l'emporter sur la science*, il en arrive à une fausse conception de l'enseignement ; les règles sont alors des cadres vides ; elles deviennent un mécanisme rouillé ; ne laissons pas jeter la géographie à la ferraille. » (p. 8) Monsieur Clozier, qui est inspecteur général de l'enseignement en France, peut assurément se prononcer avec compétence sur le divorce dangereux entre la pédagogie et la science. Or, nous savons que ce problème se pose déjà avec urgence au Canada français.

Les deux articles suivants, rédigés par Monsieur Georges Chabot et par Monsieur Daniel Faucher, illustrent l'évolution récente des recherches géographiques au moyen de deux exemples : le phénomène urbain, la vie agricole et les phénomènes agraires. Ces problèmes ont d'abord été étudiés d'une manière trop formelle et trop uniquement descriptive. On voit aujourd'hui que l'étude des villes est inséparable de l'étude de la région urbaine, de la civilisation urbaine, etc. La ville doit être replacée dans un contexte économique et social plus global. De leur côté, les phénomènes agraires et la vie rurale doivent s'étudier en fonction de données climatologiques, pédologiques, techniques, écologiques et économiques. La géographie actuelle accepte d'envisager les problèmes dans leur complexité. Cela la distingue de plusieurs autres sciences naturelles ou humaines qui commencent d'abord par découper un certain secteur de la réalité et s'en tiennent à l'analyse de certains aspects seulement des problèmes.

Dans son effort pour étudier la réalité globale, le géographe se heurte à des problèmes difficiles et voilà pourquoi Monsieur André Meynier aborde dans l'article suivant la redoutable question de l'unité de la géographie. La synthèse vers laquelle tend la géographie n'est possible que si certains éléments historiques,

* *L'enseignement de la géographie*, dans les *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré* (S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris [VI^e], 13^e année, n° 4, 1^{er} février 1958. 104 pp. Prix de ce numéro : 300 francs.

économiques, morphologiques, climatiques, etc., sont suffisamment éclairés. Voilà pourquoi, devant l'insuffisance des réponses fournies par ses collègues, le géographe est souvent forcé de se spécialiser dans des études très diverses. D'où ce que Monsieur Meynier appelle « l'ambiguïté fondamentale » de la recherche géographique. On a cru trouver une solution en préconisant le travail d'équipe : la synthèse deviendrait possible par la communication des résultats partiels obtenus par chacun des chercheurs. Cette solution présente des difficultés que signale avec raison Monsieur Meynier. Pour le moment, le maintien de l'unité de la discipline provient surtout de l'essor de deux sections de la géographie : la *géographie régionale*, pratiquée depuis Vidal de la Blache et renouvelée dernièrement par quelques grandes thèses de géographes français, puis la *géographie appliquée* qui intègre parfaitement les éléments physiques et humains en vue d'organiser le mieux possible la mise en valeur d'un territoire. En conclusion de son article, l'auteur se demande si la géographie générale n'est pas devenue trop savante dans l'enseignement secondaire. L'unité fondamentale de la géographie serait peut-être mieux servie par un meilleur enseignement de la géographie régionale. Voilà un principe méthodologique de grande portée dont il faudrait faire l'expérimentation dans des conditions sérieuses.

Tout l'article suivant, signé par Monsieur Pinchemel, porte sur la place de la géographie dans l'enseignement. Tout le monde est d'accord sur un des rôles de la géographie, celui d'apporter aux enfants une connaissance du monde actuel. L'auteur s'en prend ensuite à l'orientation encyclopédique que prend souvent l'enseignement de la géographie au détriment d'une orientation suffisante vers les paysages et les différents aspects de l'organisation des espaces géographiques. La géographie répond ainsi à une certaine curiosité de l'esprit assez naturelle chez les enfants, mais la véritable formation géographique est rarement atteinte. L'évolution récente exige que l'on remette en cause certains des postulats plus ou moins admis sans discussion autrefois. L'auteur signale la nécessité de revigorer l'enseignement de la géographie régionale, rejoignant ainsi par une démarche différente l'une des conclusions de Monsieur Meynier. L'effort demandé au professeur de géographie est devenu si considérable qu'il ne saurait plus être question d'imposer au même individu l'enseignement de plusieurs disciplines. Or, le professeur de géographie est aussi généralement professeur d'histoire. « Il faut être volontairement aveugle, écrit Monsieur Pinchemel, pour nier qu'il y ait présentement une grande différence d'esprit et de goût entre l'histoire et la géographie. Les professeurs qui aiment également l'une et l'autre discipline, qui se tiennent au courant, à part égale, des progrès de l'une comme de l'autre appartiennent à une espèce rare, menacée d'extinction par anémie cérébrale et complexe d'écartèlement. » (p. 22). Donner à certaines sciences naturelles et humaines leur place dans l'enseignement secondaire apparaît comme un moyen de libérer la géographie qui ne peut continuer d'exister que « sous la forme synthétique et régionale que lui ont donnée ses fondateurs ».

Un autre point abordé dans cette première partie du fascicule est l'utilité de la géographie. Monsieur Juillard montre que la géographie déborde singulièrement le domaine de la culture générale. La géographie appliquée n'est pas apparue en marge de la géographie traditionnelle ; elle en est tout simplement sortie comme un aboutissement normal et elle doit porter les mêmes garanties d'objectivité qu'exige toute démarche scientifique. La bonne fortune récente de la géographie appliquée vient tout simplement du fait que les géographes ne sont plus toujours les seuls à être convaincus de la valeur de leurs travaux.

C'est le même problème qu'aborde l'article de Monsieur Jean Tricart qui explique finalement dans quelles conditions et devant quelles nécessités il a été amené à fonder un Centre de géographie appliquée à l'université de Strasbourg. « La géographie appliquée n'est pas une simple recette, une technique bornée

de praticien sans horizons », écrit Monsieur Tricart. Le géographe qui s'oriente vers la géographie appliquée doit rester « un géographe aussi complet que possible » qui s'oppose à cette sorte de « robot intellectuel » dont la recherche scientifique aux États-Unis nous offre de nombreux exemples.

De son côté, Monsieur Michel Phliponneau, un des principaux artisans de la géographie appliquée en France, rapporte l'exemple de la Bretagne où la collaboration des géographes a déjà donné des résultats intéressants. Mentionnons les études faites sur le problème de l'émigration, l'implantation de nouvelles industries, l'expérience de la décentralisation industrielle, le reboisement des landes, le remembrement de la propriété rurale, la création de marchés, les problèmes d'urbanisme, etc. Et, de conclure Monsieur Phliponneau, « lorsque les citoyens de demain prendront ainsi conscience que la géographie n'est pas seulement un instrument de culture, mais qu'elle prépare les décisions pratiques ayant des incidences sur leurs propres conditions d'existence, nous n'aurons plus à craindre que notre discipline soit considérée comme une matière secondaire » (p. 31).

Pour terminer cette première section, Monsieur Jean Tricart signe deux articles sur la place de la géographie dans le cadre des Facultés universitaires et sur la formation des géographes. Les deux problèmes sont intimement liés. La géographie est mal à l'aise dans les Facultés de lettres. Le jumelage avec l'histoire rend précaire la formation d'un géographe puisque l'étudiant doit normalement consacrer la moitié de son temps à préparer les deux certificats d'histoire exigés pour la licence. D'autre part, l'isolement de la géographie dans les Facultés de lettres élimine tout contact organique entre la géographie et d'autres disciplines comme la sociologie, l'économie, la géologie, la botanique, la pédologie, etc. Un autre inconvénient de cet isolement est l'absence du géographe dans les autres sections de l'université qui auraient besoin de sa présence. Monsieur Tricart penche vers une solution qui nous paraît très acceptable, celle de la création d'*instituts d'université* rassemblant tous les géographes de l'université et assurant un rayonnement géographique adéquat dans tous les secteurs où la géographie peut être requise.

Après avoir montré l'insuffisance actuelle de la préparation des géographes, Monsieur Tricart, dans son second article, suggère la création de deux niveaux successifs d'enseignement. La scolarité totale serait de quatre années. À deux années de formation générale s'ajouteraient deux années de spécialisation en vue de l'enseignement ou en vue de la recherche. Travaux pratiques sur le terrain, stages, travail personnel des étudiants, voilà autant d'éléments qu'il faudra développer. Cela rend nécessaire le régime des assistants recrutés parmi les agrégés qui ont amorcé des travaux de recherche. Monsieur Tricart parle d'un assistant par vingt étudiants. Pour assurer le succès de toute réforme, il faut également prendre les mesures qui déchargeront au maximum le personnel enseignant des tâches matérielles souvent très lourdes. On nous permettra de citer la conclusion de Monsieur Tricart car elle fera voir que les universités du Québec se situent bien dans la tradition française : « Est-il admissible que d'innombrables heures précieuses de travail des professeurs de Facultés soient passées à écrire des lettres à la main, à mettre l'adresse sur des enveloppes, à enregistrer des factures, à porter des numéros d'inventaire, voire à donner eux-mêmes à la poste leur courrier professionnel ? Au moment où l'avenir de la France réside plus que jamais dans les travaux de ses savants, dans la formation de ses jeunes, peut-on imaginer plus scandaleux gaspillage de notre plus grande richesse, celle de la pensée ? »

Retenons de cette première partie du fascicule que l'évolution récente de la géographie oblige à remettre en cause les méthodes de travail du géographe, mais aussi les habitudes contractées dans l'enseignement secondaire de cette discipline et, enfin, la préparation des futurs géographes. Ces conclusions sont

rigoureusement transposables au Canada et nous aurions tort de ne pas en faire notre profit.

La géographie dans l'enseignement du second degré

Il est assez difficile de résumer ce que contient cette deuxième partie du fascicule des *Cahiers pédagogiques*. Les idées, quelquefois fort intéressantes, sont groupées sous trois rubriques : 1° rester fidèle à la science géographique ; 2° les programmes ; 3° les méthodes pédagogiques. Dans l'ensemble, on constate que les auteurs d'articles, presque tous des professeurs de l'enseignement secondaire, rejoignent les conclusions exprimées dans la première partie : la géographie d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois et il importe que ces changements apparaissent dans l'enseignement.

Parmi les questions abordées, nous signalons : la part respective de la géographie générale et de la géographie régionale ; le problème du vocabulaire géographique souvent trop difficile et trop savant pour les élèves ; la coordination possible et nécessaire avec d'autres disciplines comme les mathématiques, la physique et la chimie, la géologie, les sciences naturelles, les travaux manuels et l'histoire ; la nécessité de faire saisir l'unité de la géographie au besoin par des enquêtes auxquelles peuvent participer les élèves ; les méthodes actives ; etc., etc. Nous ne pouvons faire autrement que suggérer la lecture attentive des pages 36 à 71. On y trouvera matière à réflexion.

Le régime actuel d'enseignement semble en tous les cas aboutir à former des « têtes qui ne sont ni bien pleines ni bien faites ». Là est le problème. Nous avons cependant l'assurance que l'enseignement secondaire français va s'en tirer car il possède un bon nombre de jeunes maîtres bien formés et dynamiques.

Le métier de professeur de géographie

La troisième partie réunit des indications pratiques sur les procédés pédagogiques utilisés dans l'enseignement de la géographie. Il y est question des photos, des films, des cartes, des croquis, des schémas, des excursions, etc. Plusieurs des auteurs racontent des expériences qu'ils ont pu mener à bien avec leurs élèves tout en signalant certains écueils qui montrent que tout le matériel pédagogique, même très parfait, suppose une utilisation intelligente. La tentation est grande en effet pour le professeur mal formé de céder sa place au film, aux projections, etc. Contrairement à une opinion répandue, il faut savoir qu'il est plus difficile d'enseigner lorsqu'on dispose des aides audio-visuelles. L'art d'enseigner reste indispensable.

CONCLUSION

Nous sommes reconnaissant à nos collègues français d'avoir entrepris de faire le point sur les problèmes actuels de l'enseignement géographique dans leur pays. Nous félicitons les *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré* de leur excellente tenue. Nous osons souhaiter que nous serons bientôt en mesure de procéder chez nous à un inventaire aussi objectif et compétent.

Fernand GRENIER